

tre son talent et lui obtint une entrevue avec Louis XV.

S'il eut à endurer les coups redoutables d'une critique acerbe, notre jeune auteur en fut amplement dédommagé par le succès qui couronna ses efforts. Attaqué de tout côté, il répondit à toutes les critiques avec son orgueil dédaigneux, cause de la haine que lui vouèrent, et ceux qui se sentaient blessés, et ceux qui s'attachaient à leur destinée. Alors la fortune semble l'avoir oublié. Timoléon disparaît à la quatrième représentation, Charomond n'eut guère plus de succès, Gustave Wasa de Piron est accueilli par les murmures du parterre et les épigrammes de son rival.

En bute à toutes sortes de calomnies, on l'accusa d'avoir volé des manuscrits du cabinet de Voltaire. Ces accusations reçurent un démenti formel et Voltaire vint y ajouter son témoignage, toutes ces disgrâces loin de le décourager ne firent que réchauffer son génie et sa verve. Plein de la pensée de ses premières gloires, il se hasarda de nouveau devant la cour. La tragédie de Menzicoff réussit, et douze-cent livres coulèrent dans la main du compositeur. Il fit apparaître alors successivement plusieurs pièces qui toutes furent goûtées et dont quelques unes sont restées au théâtre. Nonobstant toutes ses compositions dramatiques il trouva encore le moyen de s'appliquer à l'éloquence, et, avant d'entrer dans l'académie française il avait reçu huit fois les palmes annuelles.

La Harpe avait un penchant irrésistible pour la critique, c'était sa passion dominante, et pour la satisfaire il se lança dans la carrière épineuse de Journaliste. Pendant quarante ans il enrichit diverses feuilles périodiques, principalement le Mercure de France. La critique de La Harpe était redoutable malheur à l'écrivain qui tombait sous sa plume. Caton ne fut pas plus sévère à faire exécuter les lois romaines, qui ne le fut La Harpe à faire valoir les préceptes du bon goût. La rudesse de ses attaques à donné lieu à ce vers plaisant de d'Alembert :

Il a cela de bon, quand il frappe, il assomme.

Lorsque la révolution française éclata, La Harpe avait recueilli une fortune, fruit bien mérité de ses veilles et de ses travaux. Il aura pu éviter ce combat, mais chaud partisan des nouvelles réformes, comme beaucoup d'autres, et comme eux ne prévoyant pas les redoutables suites il consigna ses sentiments dans sa feuille favorite. Mais ce fut surtout au Lycée, que La Harpe dévoila pleinement son enthousiasme pour la liberté. Ce fut dans ce même Lycée où plus tard il abjura ces mêmes principes. Le sacrifice que fit La Harpe ne le sauva pas de ces

monstres qui, sous le voile de la liberté, prêchaient la plus affreuse anarchie. Jeté dans les prisons, il échappa à la mort, et trouve sa consolation dans la religion, asile le plus sûr de l'infortune.

Le 19 Brumaire lui ayant rendu sa liberté, il reporta ses regards vers la tribune du Lycée qu'il avait naguère occupée avec tant d'éclat, et où de nouveaux lauriers l'attendaient. Jouissant d'une fortune assez considérable et se voyant sur le point d'en jouir il donna lui-même atteinte à son repos en divulguant la correspondance littéraire avec le grand duc de Rumé.

Ses écrits, ses discours contre le parti philosophique, lui obtinrent un décret de bannissement, qui l'exilait à vingt cinq lieues de la capitale. Sa santé s'affaiblissant, on lui permit de revenir à Paris où il mourut le 11 Février 1803 dans sa soixante-quatrième année.

« Le grand intérêt qui s'attache au cours de littérature de La Harpe, dit M. Duvignet, la curiosité vive et soutenue qu'il excite, le piquant de la critique, le plaisir de comparer ses propres jugements à ceux d'un censeur aussi exercé, enfin l'immensité des connaissances en tout genre dont cet ouvrage est l'unique et précieux dépôt, toutes ces causes ou séparées ou réunies ont élevé le cours de littérature à une telle hauteur, qu'avec bien de la peine les autres productions de La Harpe peuvent éviter de se perdre dans l'ombre d'un monument aussi colossal. Ce que Louis XIV disait à Boileau : « Je vous crois, vous vous y connaissez mieux que moi, » la plupart des lecteurs de La Harpe peuvent le lui dire sans excès d'humilité; c'est un guide sûr auquel on doit s'abandonner avec confiance toutes les fois que l'on n'a pas à craindre que ses passions, en l'écartant de la route, ne nous égarent avec lui.

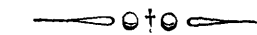
La Harpe est sur son terrain quand il se rencontre avec les premiers classiques latins; on s'en aperçoit à la facilité avec laquelle il les parcourt et les juge. L'embaras devient sensible lorsque des discours de l'orateur romain il passe à ceux des traités philosophiques qu'une prudence très louable arrête sur le seuil des collèges; et quand il arrive aux poètes et aux sophistes du troisième et du quatrième siècle de l'empire, alors la lumière qui le conduit s'affaiblit par degrés et il ne recommence à marcher d'un pas sûr et ferme qu'à la lueur des flambeaux rallumés au génie de Léon X et de François Ier. Il s'avance alors à pas de géant jusqu'au grand siècle de Louis XIV, et il traverse également avec fermeté les premières années du siècle qui le vit naître; quand il est arrivé à l'époque où les chefs

de la littérature deviennent ou ses protecteurs ou ses rivaux, des obstacles d'un autre genre viennent arrêter la sureté, la gravité de sa marche: la censure ou la louange se ressent de l'exagération de son caractère. Voltaire est exalté sans mesure, Gilbert dénigré sans ménagement. Depuis il a rectifié ses jugements sur Voltaire; mais le malheureux satirique n'a reçu aucune espèce de consolation. Ainsi pour apprécier les jugements de La Harpe sur ses contemporains, il sera bon de se pourvoir d'une espèce de thermomètre, physico-littéraire où l'on aura marqué d'avance à côté du tube où sera renfermée la bile du critique, le degré habituel de fermentation que tel auteur exaltait. Frélon, Clément Gilbert occuperaient le haut de l'échelle; Singuet, Dorat, Mercure descendraient quelques degrés plus bas, Delille, Marmontel, Thomas correspondraient à peu près au point du départ, au zéro de la température bilieuse, enfin la liqueur sinistre coulerait entièrement, et jusqu'à nouvel ordre, aux pieds de Voltaire.

Pour conclure, malgré les critiques que La Harpe a essayées, il peut être considéré à juste titre comme le Quintilien français. Il n'avait qu'un défaut, c'est qu'il ne pouvait trouver bon un vers qui était dirigé contre lui.

G. H. M.

M. L. C.



EXPEDIENT D'UN NOTAIRE.

En certain bourg, au bon homme Lucas,
Messire Artus passait un bail à ferme,
Et prétendait au bout de chaque terme,
Outre le prix avoir un cochon gras.
Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier, mais gras c'est autre chose :
Que sais-je, moi, ce qui arrivera ?
Le grain peut-être ou le gland manquera :
Point ne veux me soumettre à telle clause.
Artus répond que point n'en démordra.
Messieurs, leur dit le Notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu ; l'on mettra,
Qu'au sieur bailleur le premier donnera,
Bonan, mal an, un cochon raisonnable.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe. M. J. R. Ouellet.
Au collége de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté
J. B. BLOWIN, *Gérant.*